

Les *Belles-de-nuit*  
du faubourg

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les belles-de-nuit du faubourg / Christiane Duquette

Nom : Duquette, Christiane, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240018354 | ISBN 9782898670213

Classification : LCC PS8607.U694 B45 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Jonathan Ly

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canadā**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CHRISTIANE DUQUETTE

Les *Belles-de-nuit*  
du faubourg



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Dans l'ombre des remparts*, 2023

*Les Irlandais de Grosse-Île*

1. *Deuils et espoirs*, 2019
2. *Les héritiers*, 2020
3. *Le mémorial*, 2020

*L'amante de Molière*, 2017

*La fille de la Joconde*

1. *À l'ombre des rois*, 2013
2. *Les princes rebelles*, 2014

*À Paula, Jimmy et Bernard*

*«Et, comme elle se baissait, il se précipita,  
Leurs souffles se rencontrèrent,  
Les cheveux dénoués de Vénus lui roulèrent sur les mains.  
Ce fut une jouissance mêlée de remords,  
Une de ces jouissances de catholique que la peur de l'enfer  
Aiguillonne dans le péché.»*

*ÉMILE ZOLA, Nana*



# 1

## Rosie

*Québec, vendredi 19 avril 1912, en soirée*

Les douces chaleurs du printemps chassaient enfin la froidure hivernale et amorçaient le lent changement du paysage. Elles annonçaient l'heureux retour des oiseaux migrateurs et entamaient le dégel du Saint-Laurent qui, depuis quelques jours, menaçait de sortir de son lit.

À la périphérie du faubourg Saint-Jean-Baptiste, en haut de la falaise qui démarque abruptement la haute-ville des quartiers de la basse, la silhouette d'une femme se dessinait sous le faible éclairage d'un réverbère de la rue Saint-Réal, face à une maison aux volets clos.

Vêtue d'une robe légère pour les nuits encore fraîches à cette période de l'année, et les épaules seulement recouvertes d'un châle à franges aux couleurs vives, elle semblait indifférente au froid et au règlement qui interdisait aux prostituées toute sollicitation sur le trottoir ou dans l'embrasement des portes. Il faut dire que l'Étoilée, à l'instar de quelques

autres bordels, bénéficiait d'une certaine tolérance, pour ne pas dire de protection, de la part des policiers dont le poste était situé à l'autre extrémité de la rue.

*C'est ce soir qu'il vient me chercher*, soupira-t-elle d'impatience.

Rosie, de son vrai nom Rolande Brochu, racolait depuis une décennie. À ses quatorze ans, la timide Rolande avait quitté la ferme familiale de Saint-Tite pour commencer un emploi à Québec. Un de ses cousins lui avait trouvé un travail à l'Arsenal, la fabrique de munitions pour l'armée, où lui-même travaillait.

Avec une dizaine de femmes, elle était astreinte, durant de longues journées de labeur, à inspecter les balles et les douilles dans le vacarme des presses et des poinçonneuses, derrière des fenêtres couvertes de suie. Les risques d'explosion étaient réels, sans parler des blagues douteuses des ouvriers et du contremaître que les travailleuses devaient supporter en silence. Tout ça pour un salaire de trois dollars, alors que les hommes, eux, en recevaient neuf à effectuer des tâches moins périlleuses.

À seize ans, elle s'était mariée au bel Onésime Brochu, un des employés de l'Arsenal, mais la lune de miel avait été de courte durée. Pour son malheur, la nature possessive, violente et les problèmes de boisson de son mari étaient, peu à peu, apparus. Ses parents, catholiques pratiquants, loin de compatir à son infortune, l'avaient blâmée, elle, de ne pas être capable de veiller à la bonne entente de son couple.



Même après leur mariage, Onésime avait exigé qu'elle continue à travailler jusqu'à ce qu'elle ait une grossesse. Ce qui ne survint jamais.

Entre les longues journées à l'usine et les soirées à se faire brutaliser par son mari, sa vie était devenue un enfer. Un soir, après le travail, alors que désespérée elle tardait à rentrer chez elle, elle avait rencontré par pur hasard une ancienne amie de son village, Joséphine Gendron. Celle-ci, l'air enjoué, était coiffée d'un joli chapeau à plumes d'autruche et portait un chic manteau trois-quarts en léger lainage.

Remarquant sa détresse, et ayant vécu une situation similaire, Joséphine l'avait prise par le bras et l'avait entraînée jusqu'à un petit café. Une fois attablée devant une boisson chaude, son amie lui avait confié qu'elle était devenue fille de joie au Crésus, lui énonçant les avantages de sa nouvelle vie.

— C'est une maison très cotée, il n'y vient qu'une clientèle bourgeoise. À condition d'être bien attentionnée avec ces messieurs, une femme aussi jolie que toi pourrait avoir une belle vie, lui avait-elle assuré en lui montrant la magnifique broche qu'un client fortuné lui avait offerte.

Le Crésus était situé sur la rue Burton, au sud de la rue Saint-Jean, l'artère principale du faubourg du même nom, qu'elle traverse d'est en ouest. En partant des remparts, le passant y retrouvait une grande variété de petits commerces ; épiceries, buanderies et bijouteries, un cinéma et deux églises, l'une anglicane et l'autre catholique, mais plus imposante. Au nord de cette rue fourmillante de

passants, des petites rues pentues hébergeaient dans d'étroits logements des familles récemment immigrées ou canadiennes-françaises ; il y avait parmi elles des ouvriers du chantier naval, des journaliers d'usines, des épiciers et des artisans.

Au cours des années, la présence de bordels s'y était également accrue, surtout aux alentours des rues Sainte-Cécile et Sainte-Claire, où régnaient la luxure, la violence et l'ivrognerie. Dès la tombée du jour, empruntant l'un des escaliers de la basse-ville ou partant de l'animée rue Saint-Jean, les fêtards, se mêlant aux nombreux militaires de la citadelle et aux marins de passage, sillonnaient le quartier à la recherche de plaisirs et d'aventures nocturnes.

C'est donc non sans crainte que les résidents du voisinage s'y engageaient après la tombée de la nuit. À plusieurs reprises, le curé de la paroisse, Aurélien Bédard, avait présenté à la mairie des pétitions signées par ses paroissiens exigeant leur fermeture, mais en vain. La grogne populaire se faisait de plus en plus sentir, ces paisibles familles de travailleurs étaient excédées de partager leur quartier avec ces établissements immoraux qui attiraient une faune indésirable.

Mais le Crésus n'était pas un tripot de bas étage, c'était une maison de jeux et un bordel luxueux, qui avait pignon sur la rue Burton, dans la partie sud et plus aisée du quartier. L'établissement fonctionnait sous le couvert d'un club sélect et, de par son emplacement, recevait davantage de notables et de mondains.

Rosie, voyant son amie Joséphine riche et insouciante comme au temps de leur jeunesse, détestant son mari, son travail et étant sans avenir, n'avait pas hésité bien longtemps. Le lendemain, elle s'était présentée au Crésus et, à la suite d'une brève rencontre avec les patrons irlandais, Lewis et Brendan Byrne, elle avait accepté leur offre. Elle avait dix-huit ans et plus d'une dizaine d'années s'étaient écoulées depuis ce jour.

*Ah! songea-t-elle, nostalgique. Jusqu'à mes vingt-trois ans, j'ai connu des heures de gloire. J'étais désirée par les hommes les plus en vue, des médecins, des notaires et même de hauts fonctionnaires qui m'offraient des robes et des bijoux. Je m'habillais de soie, j'avais une superbe chambre et je me sentais appréciée. À l'époque, je gagnais facilement trois fois plus d'argent à travailler pour le Crésus que comme «esclave» à l'Arsenal.*

En 1903, le prestigieux établissement avait été complètement rasé par un incendie. L'un des frères Byrne, Lewis, et deux prostituées y avaient péri. Dès l'année suivante, l'autre frère, Brendan, ouvrait une nouvelle maison de passe sur la rue Saint-Réal, cette fois dans le nord du quartier, au grand dam des résidents. Bien qu'il existât un poste de police à proximité, le commerce du sexe y était encore «toléré». Situé dans un cul-de-sac, l'emplacement de l'Étoilée était assez discret et donnait l'impression d'un banal immeuble de trois étages, à la devanture sobre. Il était niché entre une dizaine de bâtisses semblables au toit de tôle, avec leurs petites corniches et leur façade de brique, séparée d'une porte cochère.

Brendan Byrne avait choisi Pearl, la doyenne des filles du Crésus, pour diriger l'Étoilée. Désormais, celle-ci se faisait appeler Madame. Rosie s'y était elle aussi installée. Alors, comme elle était la plus populaire des prostituées, Byrne comptait sur elle pour entraîner dans son sillage d'anciens clients fortunés du Crésus.

Le succès de Rosie s'était poursuivi durant les premières années à l'Étoilée, mais il avait été aussi éphémère qu'éclatant. Malheureusement, ses jours prospères étaient désormais derrière elle. Avec le temps, la prostituée avait perdu de son éclat et, peu à peu, ses privilèges. À vingt-neuf ans passés, sa mince silhouette s'était arrondie, sa peau ramollie, elle avait perdu son odeur de pêche, son regard s'était peu à peu voilé, elle était déjà considérée comme une vieille prostituée.

Elle avait réussi à amasser un peu d'argent, mais ce que son amie Joséphine ne lui avait pas dit, c'est que les Byrne et la tenancière en prélevaient également beaucoup sur les gages des filles. Ils réclamaient un montant pour la pension et facturaient les notes liées aux fournitures, comme les peignoirs, les bas de soie ou le coiffeur, sans parler des amendes remises par les policiers, de plus en plus fréquentes, à déboursier de leur poche. Sa réserve avait donc fini par fondre comme neige au soleil!

*Au moins, j'ai encore de quoi pour me nourrir et un toit pour me tenir au chaud!* se consola-t-elle.

À l'Étoilée, madame Pearl était secondée par Blake Dunn, un homme de main de Byrne. Ce dernier surveillait

étroitement les allées et venues des travailleuses. Les tâches de la tenancière consistaient à superviser le travail des sept filles de la « maison » et à contrôler les finances. À part Rosie et Flore, qui étaient canadiennes-françaises, y travaillaient deux Anglaises et trois Irlandaises.

Ce soir-là, sur la rue Saint-Réal, face à l'Étoilée, Rosie, relevant la tête, aperçut un homme venir vers elle ; c'était un habitué, un jeune militaire, légèrement éméché, qui s'arrêta pour lui parler.

*C'est le Roux, j'ai le temps avant l'arrivée de mon bienfaiteur,* décida-t-elle.

Après une brève discussion, elle prit le bras de son client et l'entraîna dans la maison aux fenêtres closes.

En apparence, rien ne laissait deviner qu'une fois le petit palier de l'entrée franchi, les clients y découvraient un immense salon aux murs tapissés de velours rouge, ornés d'arabesques dorées.

Les filles y flânaient, vêtues de lingerie fine et d'un magnifique peignoir. Certaines étaient installées sur des banquettes d'un satin luisant, faisant face au bar. Les chambres, dites des « amours », se trouvaient le long du corridor du premier et du deuxième étage, et étaient accessibles par des escaliers recouverts d'un épais tapis, aux motifs fleuris. Le tout ressemblait étrangement à un décor d'hôtel de seconde classe. Son emplacement discret, quelque peu éloigné des quartiers riches, permettait de recevoir également des industriels, des bourgeois et des professionnels qui, bien sûr, s'y aventuraient en fiacre.

Trente minutes plus tard, Rosie était de retour dans la rue. Subtilement, elle se dirigea vers le promontoire de l'escalier du Faubourg, à quelques pas du bordel, où *il* lui avait donné rendez-vous. Par cette nuit sans lune, d'un œil distrait, elle fixait les lumières scintillantes des hôtels et des cabarets tout en bas, qui longeaient la rue Saint-Joseph, la «Broadway» de Québec.

Bientôt, le cœur battant la chamade, elle entendit un attelage descendre la rue Sainte-Claire et, faisant volte-face, elle vit la calèche se diriger vers elle.

*Que sainte Marie-Madeleine soit bénie, il est venu!*

Il avait pris soin de se vêtir d'une sombre cape et avait recouvert sa tête d'une capuche. Rosie ne s'en formalisa pas. Certains clients, désirant demeurer incognito, préféreraient faire monter rapidement une fille au passage, pour l'amener discrètement dans leur appartement ou dans un modeste hôtel de la basse-ville.

Nerveuse, elle réussit à afficher un sourire tranquille.

*Si je m'y prends de la bonne manière, tout se passera bien, songea-t-elle.*

De son expérience avec les hommes, Rosie savait que, si elle jouait la carte de la pitié, elle ne serait pas convaincante, et tout serait fichu. Elle pinça ses joues pour leur donner un peu de couleur et montra un visage confiant. C'est donc avec l'espoir de changer sa vie qu'elle prit la main tendue de l'individu et qu'elle s'engouffra, près de lui, dans la voiture.

Aussitôt, le conducteur fit claquer son fouet sur l'attelage et s'enfonça rapidement dans l'obscurité de la nuit.

\* \* \*

*Samedi 20 avril*

L'orage avait éclaté pendant la nuit, faisant déborder les rigoles des rues et provoquant la débâcle, tant redoutée, des glaces sur le fleuve. Étendue aux côtés de son mari, alors que le jour se pointait, Charlotte Lockwell fut réveillée par un retentissant coup de tonnerre, suivi du crépitement d'une pluie battante sur les carreaux de la fenêtre.

Le feu dans la cheminée de la chambre s'était éteint, et l'humidité, qui s'était emparée de la pièce, la fit grelotter. Elle remonta la couette jusqu'à son menton et, attirée par la chaleur du corps d'Austin, elle se colla contre lui, espérant y retrouver le sommeil.

Rien n'y fit. Elle se souleva sur un coude et, dans la pénombre, devina plus qu'elle ne vit le visage détendu de son mari, qui dormait à poings fermés. À cinquante-sept ans, les cheveux roux et les larges favoris d'Austin se striaient de gris et, depuis peu, quelques rides apparaissaient au coin de ses magnifiques yeux verts, ce qui lui conférait un charme naturel qu'elle trouvait toujours aussi séduisant.

*Tant de jeunes femmes se retournent encore sur son passage!*

D'un geste de lassitude, Charlotte quitta la chaleur du lit, enfila sa robe de chambre et saisit la couverture de laine demeurée pliée sur une chaise. Puis, s'assurant de ne pas

réveiller Austin, elle descendit à l'étage. Comme il était trop tôt pour se rendre à son travail, elle choisit de faire un feu dans la cheminée de la véranda vitrée, plus claire, et s'y installa, quoique cet endroit soit le territoire privilégié de son mari.

Les immenses fenêtres de la serre laissaient apparaître un jardin sauvage, où les mauvaises herbes gagnaient leur combat face aux plants de rhododendrons et aux buissons d'hortensias.

Charlotte aimait la pluie, sa fraîcheur, son odeur, et sa musique l'aidait à réfléchir. Elle s'installa sur l'un des deux confortables fauteuils de cuir, posa la tête sur le dossier et, songeuse, laissa venir à elle le flot des souvenirs.

Elle avait eu le privilège dans sa jeunesse de suivre une formation en photographie dans une école parisienne réputée et d'effectuer un stage à la préfecture de police de la capitale française. Son mentor à l'époque, Alphonse Bertillon, était devenu depuis le chef du service de l'identité judiciaire et était célèbre dans le monde entier pour ses méthodes d'investigation novatrices.

Charlotte était fière d'être propriétaire d'une agence privée de détectives. Celle-ci avait appartenu à son père, le major Arthur Lockwell, et il la lui avait léguée à sa retraite, soit trois ans auparavant. Pourtant, ce matin-là, elle ne ressentait pas la hâte qu'elle éprouvait d'habitude à se rendre dans les bureaux de la rue De Buade. Il faut dire que, depuis le dénouement de l'affaire Pallascio en septembre dernier qui



avait accru la notoriété de l'agence, les derniers mois, bien qu'ils furent particulièrement occupés, n'avaient rien eu de bien captivant. Assistée de Zachari, son astucieux secrétaire, ils n'avaient eu que des contrats de chiens égarés et de filatures de mari dont l'épouse soupçonnait, la plupart du temps avec raison, d'avoir une liaison extraconjugale. Récemment, après plusieurs jours de surveillance, ils avaient réussi à mettre la main au collet d'un gang de voleurs de poules et de lapins, au marché Montcalm.

Zachari Latour, Français environ dans la mi-trentaine, bel homme à l'élégance nonchalante d'un dandy, avait acquis, au fil des quelques années aux côtés de Charlotte, la patience et les compétences essentielles à un bon agent. Austin et lui étaient devenus bons amis, et Arthur et Molly, les parents de Charlotte, avaient accueilli le jeune homme comme un membre de la famille.

Le bruit de pas descendant l'escalier la sortit de ses réflexions.

— Bonjour, mon cœur ! lui lança Austin en entrant dans la verrière. Je ne t'ai pas entendue te lever...

Sans finir sa phrase, il se dirigea vers elle et vint lui caresser d'une main ses longs cheveux détachés. Ses sourcils se froncèrent.

— Hum ! Toi, tu n'as pas passé une bonne nuit, nota-t-il. Tu as le teint pâle et les yeux cernés d'ombre.

Charlotte hocha la tête.

— Juste un peu de fatigue, chéri. Oh! Je vais être en retard, s'exclama-t-elle en entendant l'horloge grand-père du corridor sonner la demie de sept heures.

La pluie avait cessé, mais le ciel chargé de gros nuages gris lui avait donné l'impression que le jour ne s'était pas encore entièrement levé.

— C'est une journée tranquille qui s'annonce, mais je tiens à être là au cas où Zachari recevrait des nouvelles de son ami Chevré.

Depuis le tragique naufrage du *Titanic*, survenu dans la nuit du 14 au 15 avril, le secrétaire était anxieux et espérait toujours un télégramme de son grand ami. Celui-ci faisait partie des voyageurs de première classe du gigantesque paquebot. Bien que Zachari ait appris, au début de la semaine, dans un encadré du journal *Le Devoir*, que le célèbre sculpteur se trouvait sur la liste des rescapés recueillis par le *Carpathia* et que le navire prévoyait accoster à New York ces jours-ci, Charlotte savait qu'il ne se sentirait vraiment rassuré qu'en recevant une dépêche de son camarade.

Avant de se précipiter dans l'escalier qui menait à l'étage, Charlotte demanda à son mari :

— Tu serais un amour d'allumer un feu dans le poêle de la cuisine et de faire bouillir l'eau pour le café, pendant que je monte m'habiller.

\* \* \*

Malgré le fait que Zachari bondissait sur l'appareil téléphonique à la moindre sonnerie, la journée à l'agence

fut effectivement des plus calmes, jusqu'en fin d'après-midi. Installée derrière son bureau, tenant un crayon entre ses lèvres comme une cigarette éteinte, Charlotte inscrivait, dans un épais cahier de toile bleu, le montant des dépenses accumulées ces derniers jours, puis les comparait avec les entrées d'argent.

Le temps avait passé d'une lenteur exaspérante, ponctué par les cloches de la basilique Notre-Dame qui annonçaient les heures et par le cliquetis de la machine à écrire provenant de l'accueil. La sonnerie du téléphone retentit, enfin, quelques minutes après que le carillon eut sonné les quatre coups de gong. Charlotte tendit l'oreille et perçut clairement l'exclamation de joie provenant de son adjoint.

*Oh! Ce doit être le télégraphiste!* en déduit-elle aussitôt.

Curieuse, elle se dirigea vers la porte qui séparait son bureau de l'accueil, et l'ouvrit prestement. Elle vit Zachari, d'un geste lent, remettre le cornet de l'appareil sur son socle, puis lever la tête vers elle. Il avait le teint livide et les yeux humides.

— Alors, dis-moi, c'était bien un message de Chevré ?

Ce dernier, encore sous le coup de l'émotion, hocha la tête et réussit à articuler :

— C'est incroyable ! Pas un télégramme, mais bien un appel téléphonique... de New York ! Je n'arrive pas à le croire, j'ai pu lui parler de vive voix. Je ne sais pas par quel

miracle il a survécu, émit le jeune homme, mais Paul m'a assuré qu'il se portait bien. Le *Carpathia* a fait son entrée dans le port, jeudi soir, vers les vingt et une heures trente.

Charlotte se laissa tomber sur l'une des chaises de l'accueil.

— Ciel! Cet appel a dû lui coûter une fortune. J'imagine qu'il doit être ébranlé, après avoir vécu une telle tragédie.

— En effet, il m'a paru fébrile, encore sous le choc. Il a juste pris le temps de m'apprendre qu'il arrivera lundi, à Québec, par le train de dix-neuf heures trente. Il m'a aussi demandé de lui réserver une chambre à l'hôtel Blanchard, sur la place Royale.

Il s'arrêta un instant, ému.

— Ce cher Paul, j'ai cru que jamais..., reprit-il. Quelle joie ce sera de le revoir!

Charlotte lui sourit, elle était plus qu'attachée à Zachari et partageait son émoi. Ses parents le considéraient comme le fils qu'ils n'avaient jamais eu et elle, comme un ami et un indispensable collaborateur.

Chargée en émotions, l'arrivée du sculpteur leur enleva tout intérêt pour le travail et, d'un commun accord, ils mirent la clé sous la porte de l'agence.

\* \* \*

Zachari en profita pour aller faire une courte halte sur l'avenue Cartier, à la librairie de sa bien-aimée, Matilde

Laforêt. Cette dernière avait hérité du petit commerce de son grand-père, qui lui avait transmis son amour indéfectible pour les livres.

Matilde l'avait soutenu lorsque, quelques jours auparavant, Zachari avait cru avoir perdu son vieil ami et, maintenant, il ressentait le besoin de partager son excitation avec elle.

Six mois s'étaient écoulés depuis que ce célibataire endurci (il venait de célébrer ses trente-six ans) avait fait la connaissance de la jeune femme et deux mois qu'en catimini, chacun conservant son propre logis, Matilde et lui étaient devenus amants. Une discrétion absolue était primordiale pour la libraire, afin de garder sa bonne réputation.

Certes, par ses gestes et ses tendres regards, Zachari lui avait démontré une sincère affection au fil de leur relation, mais, comme parfois il semblait se complaire dans une certaine solitude, elle avait tenu à ne pas lui céder avant qu'il ne s'engage verbalement.

De son côté, celui-ci était embarrassé lorsqu'il s'agissait d'exprimer ses émotions. Il devait avouer que ses envies de liberté et de voyages semaient encore le trouble entre sa raison et son cœur. Pour cet indépendant de nature, l'idée même du mariage l'étouffait.

— Et si le goût de repartir, d'explorer de nouveaux territoires me reprenait, s'était-il confié à Austin, un soir où ils étaient attablés dans un bar, après une joute de hockey des Bulldogs au Québec Skating Rink. Est-ce si terrible d'hésiter ainsi à officialiser notre union ?

— Oui, avait tout simplement répondu ce dernier en démontrant par son regard qu'il saisissait tout à fait la situation et en mesurait l'implication.

S'attendant à être soutenu dans son désir de liberté, le jeune homme avait répliqué à Austin :

— Ce n'est pas vraiment la réponse que j'attendais.

— Désolé, mon cher ami, je n'en ai pas d'autres ! Zachari, c'est important pour la réputation et pour la sécurité de Matilde. Tu fais un métier dangereux et qu'arriverait-il si elle tombait enceinte ?

Le silence qui avait suivi en avait dit long sur la profondeur de la réflexion du jeune homme.

*Comment un regard que l'on croise peut-il changer notre vie ?* songea Zachari.

Dès qu'il l'avait vue, derrière le comptoir de sa petite librairie, le joli visage de Matilde, sa nature indépendante et sa passion des livres l'avaient irrémédiablement séduit. Il se dégageait d'elle une richesse intérieure, une douceur qui lui faisait désirer cette femme plus qu'il n'avait désiré qui que ce soit auparavant. Matilde était comme la brise printanière qui dissipait ses nuages et éclaircissait son ciel. Le soir, il échafaudait mille phrases pour lui dire son amour, mais aussitôt surgissaient mille doutes dans son esprit et dans son cœur. Ce mutisme, il s'en voulait de ne pas savoir comment le briser.

Toutefois, depuis cette conversation, Zachari se reprochait de ne pas s'être inquiété du sort de Matilde et s'était décidé à révéler à la jeune femme ce qu'il éprouvait pour elle. Un frisquet soir de mars, en la raccompagnant à son logis, situé au-dessus de la librairie, il s'était lentement retourné vers elle. Alors qu'ils grelotaient sur le trottoir et qu'elle le remerciait de leur soirée de cinéma au Paquetorium de la rue Saint-Joseph, il avait mis un doigt sur sa bouche pour l'interrompre et l'avait longuement enserrée de ses bras.

— Matilde, le temps passé avec toi me comble de joie, lui avait-il murmuré d'une voix chaude. Tu me troubles, mon ange, par ta tendresse et tu es la personne la plus importante dans ma vie. Je veillerai toujours sur toi. C'est tout ce que je peux te dire pour l'instant, je...

Elle s'était détachée de lui et avait fixé son visage. Le sourire de Zachari était légèrement teinté de tristesse, cependant son regard, lui, était empreint d'amour. Radieuse, elle avait posé ses lèvres tremblantes sur les siennes, puis avait murmuré à son oreille :

— Alors, que dirais-tu de venir te réchauffer sous ma couette ?

— Oh ! Et moi qui croyais que tu étais de ces jeunes femmes de mœurs vertueuses.

Ravi, Zachari l'avait suivie jusqu'à l'étage. Avec une assurance qu'il ne lui connaissait pas, Matilde l'avait embrassé avec une telle ardeur qu'ils basculèrent tous deux dans le lit.

Ainsi, ce vendredi après-midi, en faisant tinter la clochette du petit commerce, il trouva la belle libraire, comme toujours, assise derrière son comptoir. Matilde s'affairait à marquer du symbole de son commerce, à l'aide d'un tampon encreur, les sacs de papier qu'elle utilisait pour placer les livres achetés par ses clients. En le voyant, elle se leva, lui sourit et vint à sa rencontre, les yeux pleins de tendresse. Avec son regard charmeur, son allure distinguée et son irrésistible accent, cet ancien Parisien avait conquis, à jamais, le cœur de Matilde.

— Bonjour, mon ange ! Je te dérange ? demanda-t-il, lui rendant son sourire.

— Non, non, au contraire. Il est temps que j'arrête pour aujourd'hui. Toi, tu as enfin reçu des nouvelles de ton ami, devina-t-elle, dès qu'elle l'eut observé plus attentivement.

— Paul arrivera à Québec lundi soir, lui annonça-t-il, enthousiaste.

Elle le fixa droit dans les yeux.

— Il faudra me le présenter sans faute, lui dit-elle en le prenant par le bras, pour le conduire dans l'arrière-boutique et pour qu'ils puissent s'enlacer à l'abri des passants de l'avenue Cartier.